

CARTOGRAPHES ET CIRCULATION DES SAVOIRS DANS L'EMPIRE OTTOMAN AU XVII^e SIÈCLE

par Pınar Emiralioğlu

Sam Houston State University

Department of History

SHSU Box 2230

Huntsville, TX 77341-2239

États-Unis

mpe005@shsu.edu

Cet article étudie la relation étroite entre la cartographie terrestre et marine et les réseaux de circulation des savoirs dans l'Empire ottoman au XVII^e siècle. À cette époque, la cartographie façonne la manière dont les cartographes, les intellectuels et les élites dirigeantes conçoivent l'espace, le territoire et le pouvoir politique. Bien que cette évolution touche aussi le monde ottoman, les cartographes ottomans et leurs œuvres n'ont pas encore été pleinement intégrés à l'étude de ces questions. Cet article propose une analyse historique d'une sélection de cartes et d'ouvrages géographiques du XVII^e siècle, qui aidera à baliser les différents modèles de production, de consommation et de circulation de ces cartes. Elle tentera également de jeter un éclairage sur les réseaux intellectuels et professionnels mondiaux au sein desquels opéraient les cartographes ottomans.

Mots-clés : *Cartes géographiques, circulation des savoirs, Empire ottoman, dix-septième siècle, cartographes*

This article investigates the close relationship between geographical and marine mapping and networks of knowledge exchanges in the seventeenth century Ottoman Empire. Geographical mapping in this period shaped how mapmakers, intellectuals, and ruling elites conceived space, territory, and political power. Although this development impacted the Ottoman world, the Ottoman map makers and their works have not yet fully been integrated into these discussions. This article will offer a historical analysis of select maps and geographical works from the seventeenth century. In doing so, it will delineate the changing patterns of production, consumption, and circulation process of these maps. Resulting analysis will also shed tentative lights into the global intellectual and professional networks in which Ottoman map makers were operating.

Keywords : *Geographical mapping, networks of knowledge exchange, Ottoman Empire, seventeenth century, mapmakers*

En 1680, Luigi Ferdinando Marsigli, noble, soldat et cartographe originaire de Bologne, se rend à Istanbul avec la suite de l'ambassadeur de Venise. À son arrivée dans la capitale impériale ottomane, Marsigli découvre une ville cosmopolite, un empire en transition et une atmosphère intellectuelle dynamique. Pendant son séjour, il prend des notes sur les titulaires de charges ottomanes, l'armée, la fiscalité et les vertus médicales du café, et collectionne les cartes ottomanes. Il se lie également d'amitié avec un petit groupe de médecins, d'historiens et de géographes qui entretenaient des liens étroits avec la cour impériale. L'importance du rôle joué par Marsigli dans la cartographie militaire

européenne et les premières cartes thématiques n'est plus à démontrer.¹ En revanche, on sait moins que son court séjour à Istanbul et ses contacts avec les membres éminents des cercles intellectuels ottomans permettent de mieux comprendre la cartographie ottomane au XVII^e siècle.

Cet article étudie la relation étroite entre la cartographie géographique et la circulation des savoirs dans l'Empire ottoman au XVII^e siècle. Il cherche à mettre au jour les contextes politiques, culturels et intellectuels mouvants dans lesquels les érudits et les cartographes ottomans s'attachent

1 Sur la vie, les voyages et la contribution de Marsigli à la cartographie européenne, voir : McConnell, 1986 ; Stoye, 1994 ; Cavazza, 2002 ; Török, 2006.

à représenter visuellement et textuellement la complexité spatiale de leur empire et du monde. Sur le plan méthodologique, l'analyse s'appuie sur deux historiographies distinctes mais étroitement liées. Elle situe d'abord les cartographes ottomans dans les courants intellectuels du XVII^e siècle. Khaled El-Rouyaheb a montré qu'une transformation de la vie intellectuelle ottomane débute à cette époque. Les savants ottomans commencent à étudier et à réévaluer les travaux des érudits persans des XIV^e et XV^e siècles sur la philosophie, la logique, la dialectique, la théologie rationnelle, la sémantique, la rhétorique et la grammaire.² Si cette évolution touche surtout les provinces orientales de l'empire, les disciples de ces savants diffusent à leur tour les nouvelles tendances dans la capitale impériale. C'est ainsi qu'à partir du XVII^e siècle, des disciplines telles que la philosophie, l'astronomie, les mathématiques et la géographie gagnent en prestige auprès des érudits ottomans d'Istanbul. S'appuyant sur les recherches d'El-Rouyaheb, cet article démontre que les cartographes ottomans font partie de ces cercles d'érudits et que, dans la réorganisation du monde et de ses régions qu'ils entreprennent, ils intègrent des techniques et un discours nouveaux, rationnels et logiques.

Cet article s'inscrit également dans le domaine en plein essor de l'histoire de la cartographie. Jusqu'à très récemment, on considérait la cartographie comme une activité de production de cartes intemporelle et universelle, et les cartes comme les résultats de pratiques cartographiques spécifiques bien établies. Sous cet angle, la cartographie moderne, qui se caractérise par des techniques rationnelles, des mesures géodésiques et une vision en perspective, trouve son origine dans la Renaissance européenne. Au XIX^e siècle, la mathématisation de la cartographie devient une composante indiscutable de l'impérialisme occidental et la cartographie occidentale sépare l'Europe de ses colonies d'Asie et d'Afrique, tant sur le plan de la compréhension géographique que sur le plan de la méthodologie.³ Matthew Edney conteste ce point de vue et affirme que l'idéal de la cartographie en tant que science cohérente, universelle

et morale n'est construit par la société occidentale qu'au cours du XIX^e siècle. Selon lui, les termes cartographie et cartographe n'existaient pas avant cette époque. Certaines des composantes standard de la cartographie moderne, telles que la cartographie systématique, les levés topographiques, les mesures des distances, la cartographie analytique, la vision panoramique, l'observation, la massification des usages et les nouvelles professions de la cartographie, se sont développées seulement après 1800.⁴ Au début de la modernité, il existait une multiplicité de pratiques cartographiques. Par conséquent, les cartes ne prennent sens que dans le cadre des discours spatiaux particuliers où elles apparaissent, et le sujet de l'analyse historique ne devrait pas être les cartes, mais les pratiques cartographiques qui les ont produites.⁵

Les pratiques cartographiques dans l'Empire ottoman n'ont fait l'objet jusqu'à présent que d'un traitement marginal dans la littérature historiographique. Le volume deux, première partie de *l'Histoire de la cartographie*, qui couvre le monde musulman, consacre deux chapitres à la cartographie ottomane au début de l'époque moderne.⁶ Le quatrième volume du projet, récemment publié, qui s'attache de manière ambitieuse à analyser les pratiques cartographiques au cours du siècle des Lumières européen, tente de remédier à cela. Il intègre les différents types de cartographie ottomane dans ses entrées sur la cartographie géographique, administrative, politique, marine, thématique, topographique et urbaine⁷, ainsi que sur la collecte de cartes, ouvrant ainsi une fenêtre sur les pratiques cartographiques ottomanes. Cet article entend contribuer à cette littérature en développement, à travers l'examen des processus de production, de circulation et de consommation des cartes géographiques et marines ottomanes dans la seconde moitié du XVII^e siècle. Ses résultats mettront en lumière l'insertion de cartographes ottomans dans des réseaux de circulation des savoirs et la manière dont ils parviennent à valoriser la géographie à la fois aux yeux du public et à ceux des hommes d'État dans l'Empire ottoman.

2 El-Rouyaheb, 2015, p. 13-59.

3 Humboldt, 1836-1839 ; Harvey, 1989 ; Buisseret, 1992 ; Biggs, 1999 ; Edney, 2009 ; Wood, 2010, avec des contributions de J. Fels et J. B. Krygier ; Farinelli, 2015. Pour une analyse approfondie de cette littérature, voir Edney, 2019, p. 1-6.

4 Edney, 2019, p. 103-166.

5 *Ibid.*, p. 44.

6 Karamustafa, 1992a, 1992b.

7 En dépit d'une approche plus ouverte en comparaison des premiers volumes, le volume 4 de *The History of Cartography*, intitulé *Cartography in the European Enlightenment*, consacre seulement 28 pages sur 1784 à la cartographie ottomane, voir Edney et Pedley, 2019.

La cartographie marine ottomane et l'évolution de l'image de la Méditerranée

L'une des cartes marines réalisées au XVII^e siècle est un portulan anonyme datant de 1652 (fig. 1).⁸ Il couvre de manière extensive le bassin méditerranéen, de Gibraltar à l'ouest aux côtes qui sont aujourd'hui celles du Liban, de la Syrie et d'Israël à l'est. Au nord, il s'étend jusqu'aux îles Britanniques, à la mer Baltique et à la côte sud de la Suède. Au sud, il s'attarde sur la côte nord-africaine et la mer Rouge. La couverture des villes côtières tout autour de la Méditerranée est très complète. On y trouve également la représentation de cités fortifiées importantes comme Cordoue, Madrid, Lisbonne, Londres, Paris, Venise, Sofia, Belgrade, Skopje et Timisoara en Europe, Kütahya, Konya, Manisa en Anatolie, et Alep, Damas, Le Caire, Fès et Marrakech plus au sud. Tous les toponymes apparaissent selon leur orthographe communément utilisée en turc ottoman. Les cités majeures sont indiquées par un pavillon noir ou une vignette. Les toponymes sont tracés à l'encre noire et les cours d'eau à l'encre bleue. Le tracé des côtes est d'abord dessiné à l'encre noire, puis doublé vers l'intérieur par un trait plus épais en rouge. Les petites îles sont coloriées entièrement en bleu, vert ou or. Les côtes des îles plus grandes comme la Corse, la Sardaigne, la Sicile, Chypre et la Crète sont tracées à l'encre noire doublée vers l'intérieur d'une couleur plus épaisse, bleu, vert ou or. Parmi les cours d'eau, le Dniepr, le Pô, le Danube et le Nil sont richement représentés accompagnés de leurs affluents, soulignant ainsi leur importance pour la région. Des aires couvertes de points désignent les bancs de sable et les eaux peu profondes. Les récifs sont marqués d'une croix. Cinq roses des vents entières et cinq demi-roses, surmontées de fleurs de lys et décorées en bleu, noir et or, sont réparties sur la carte. Les lignes de rhumbs sillonnent toute la surface de la carte et ajoutent une couche décorative supplémentaire. En bas et en haut à droite et à gauche de la carte se trouvent des barres d'échelle, sans qu'aucune valeur numérique n'y soit indiquée. Sur chaque échelle, les segments alternés sont divisés en cinq segments égaux marqués par des points. Une inscription en arabe sur le côté gauche indique que la carte a été achevée en 1652. Les détails de la carte, la couleur et l'écriture soignée suggèrent que la carte a été commandée dans l'un des centres cartographiques d'Europe et achevée à Istanbul pour le compte d'un riche client ottoman.

À première vue, la carte ne semble pas différente des cartes marines préparées pour la cour ottomane un siècle plus tôt : elle couvre largement le bassin méditerranéen et utilise des techniques similaires telles que les roses des vents pour décorer et indiquer l'orientation de la carte. Un examen plus approfondi révèle pourtant que la carte de 1652 représente un moment de transition dans les pratiques cartographiques ottomanes. Tout d'abord, elle offre une couverture plus complète des villes, des îles, des rivières et de l'intérieur des terres que les cartes marines du siècle précédent.⁹ Elle indique environ 500 villes le long des côtes de la Méditerranée, de la mer Noire et de l'océan Atlantique. Deuxièmement, alors que les cartes marines en turc ottoman produites au XVI^e siècle ne représentent que les villes situées le long de la côte méditerranéenne, la carte anonyme de 1652 identifie des localités assez éloignées de la mer, telles que Buda, Pest, Vienne, Le Caire, Alep, Sivas et Konya. Ces éléments suggèrent que le cartographe avait en sa possession des cartes de ces régions et qu'il voulait incorporer toutes les localités politiquement importantes pour son commanditaire ottoman.

De plus, la carte indique clairement les principaux territoires politiques et géographiques à l'intérieur et à l'extérieur de la sphère d'influence ottomane : l'Anatolie (*vilayet-i Anadolu*), les Balkans (*vilayet-i Rumili*), l'Afrique (*Vilayet-i Afrika*), la Moldavie (*Vilayet-i Boğdan*), l'Autriche (*Vilayet-i Nemçe*), la France (*Vilayet-i Fransa*) et l'Espagne (*Vilayet-i İspanya*), l'Angleterre (*Cezire-yi İngiltere*), l'Écosse (*Cezire-yi İskosiya*), l'Irlande (*Cezire-yi İrlandiya*), la Pologne (*Vilayet-i Leh*). Le cartographe utilise le terme ottoman *vilayet*, qui signifie traditionnellement « province », pour désigner les continents, les États et les régions géographiquement importantes telles que l'Anatolie ou l'Afrique. Le terme *cezire*, qui signifie « île », est utilisé pour désigner les trois États des îles Britanniques.

La carte de 1652 va au-delà de la simple représentation de la Méditerranée, car elle donne la priorité à certaines régions telles que l'Europe du Sud-Est, l'Afrique du Nord et la mer Égée. Ce faisant, elle souligne pour son commanditaire les zones affectées par des conflits et des divisions politiques en cours. Bien qu'il soit faux de considérer les intitulés des différents *vilayets* comme des marqueurs de frontières, ils permettent au lecteur de la carte, en l'occurrence un érudit ottoman ou un membre de l'élite politique, d'avoir une idée claire des entités territoriales autour

8 Portulan ottoman anonyme (1652), Bayerische Staatsbibliothek (Handschriften Abteilung), Cod. Turc. 431.

9 Pour une analyse de ces cartes marines du XVI^e siècle et de leur signification politique et géographique, voir Emiralioğlu, 2014, p. 89-117.



Figure 1 : Portulan ottoman anonyme (1652), Bayerische Staatsbibliothek (Handschriften Abteilung), Cod. Turc. 431.

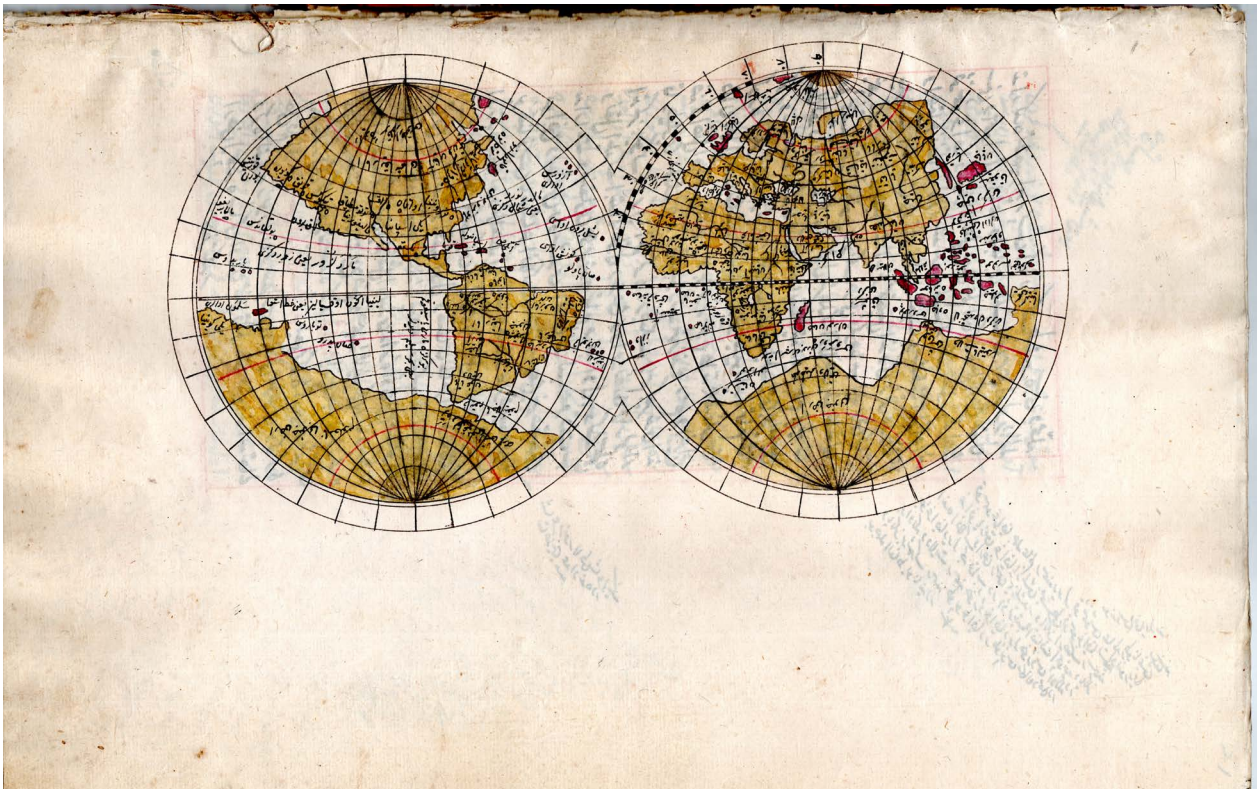


Figure 2 : Mappemonde, Kâtib Çelebi, *Levâmi'ü n-nür fi Zulmat Atlas Minur*, manuscrit, Bibliothèque Süleymaniye, collection Nuruosmaniye 2998, 12b.

du bassin méditerranéen et de la côte atlantique nord-est. La date de publication de cette carte anonyme se situe en plein milieu de la guerre de Crète, qui avait commencé en 1645, suggérant que le commanditaire de la carte ait pu penser qu'elle intéresserait un mécène ottoman. L'île de Crète et sa capitale Candie sont également magnifiquement représentées dans deux encres différentes : l'or et le bleu.

Enfin, l'auteur du portulan de 1652 présente la Méditerranée comme un espace géographiquement et politiquement divisé. Depuis l'émergence de la cartographie islamique au X^e siècle, les cartographes musulmans ont souvent représenté la Méditerranée comme une région à part. Sa construction en tant qu'espace distinct avait commencé dans les textes géographiques un siècle plus tôt. Ces textes du IX^e siècle mettent l'accent sur la mer Méditerranée ou décrivent la Méditerranée comme un espace régional distinct. C'est dans cette seconde perspective que se sont construites l'identité et l'image de la Méditerranée, non seulement en tant que mer mais aussi en tant qu'espace régional.¹⁰ Les traditions cartographiques ottomanes s'inscrivent largement dans cette perspective. La Méditerranée était un sujet fréquent des cartes marines réalisées pour le public ottoman au XVI^e siècle. Ces cartes représentaient la grande région méditerranéenne comme un espace géographique et politique unique et indivisible et, ce faisant, exprimaient l'idéologie impériale qui considérait la Méditerranée comme une *mare nostrum*, un lac ottoman. Conformément à cette tradition, la carte de 1652 représente la région méditerranéenne dans son ensemble. Mais, contrairement aux cartes du siècle précédent, elle indique fidèlement les divisions autour de la Méditerranée, donnant ainsi une vision plus précise sur le plan géographique et politique.

Cette carte anonyme fait partie d'un vaste ensemble de cartes marines et géographiques produites et diffusées dans l'Empire ottoman au XVII^e siècle. Ce siècle, en particulier la seconde moitié, a vu l'augmentation significative du nombre d'ouvrages géographiques et de cartes composés, produits et diffusés dans la capitale ottomane. Comment expliquer l'intérêt accru pour la cartographie à cette époque ? Entre 1650 et 1703, les crises militaires sont endémiques. Des victoires coûteuses et des défaites encore plus coûteuses ont fait perdre à l'empire une grande partie de son territoire et de son prestige. De 1645 à 1669, Venise et l'Empire ottoman s'engagent dans une longue guerre pour la Crète, la guerre de

Candie. Quoique soldée par une victoire ottomane, elle épuise l'économie impériale et la patience du public. Pendant la guerre, les deux camps surveillent le commerce et la politique dans la région, les pirates et les navires marchands britanniques et néerlandais, qui commencent à proliférer en Méditerranée à cette époque. La valeur symbolique et pratique des cartes pendant ce long conflit peut expliquer l'augmentation de leur production. L'empiètement des puissances atlantiques sur le territoire autrefois contrôlé par les Ottomans a également pu faire croître la demande.

L'échec du siège de Vienne en 1683 marque le début d'une période de pertes territoriales supplémentaires pour l'Empire ottoman, qui culmine avec le traité de Karlowitz (1699). Au cours des négociations, les Habsbourg et les Ottomans mettent en place des commissions impériales chargées de déterminer les frontières des deux empires.¹¹ Les cartographes ottomans sont les témoins directs de ces échecs militaires et leurs récits reflètent les changements survenus dans le monde et dans la géographie de leur empire. Les frontières et les commissions frontalières étant devenues la norme dans les relations internationales, les savants et les hommes d'État ottomans doivent s'adapter à ces changements. La responsabilité de former les élites impériales, les hommes d'État et le public sur la question des frontières et la géographie de leur empire, constamment en mouvement, incombe à des savants et des cartographes tels que le polymathe Kātib Çelebi (1609-1657).

Kātib Çelebi et les modèles en mutation de la cartographie géographique ottomane

Kātib Çelebi rejoint la chancellerie ottomane en tant qu'apprenti en 1622 après avoir reçu une éducation traditionnelle dans une madrasa. Il abandonne sa carrière de scribe en 1635 et se lance dans des études variées et éclectiques. Kātib Çelebi consacre de longues années à l'étude et à l'amélioration de soi et travaille en tant que savant indépendant, en produisant des ouvrages sur le droit, les mathématiques, l'astronomie, l'histoire, la géographie et la cartographie. L'un des auteurs ottomans les plus prolifiques, il laisse environ dix-huit ouvrages, parmi lesquels des projets encyclopédiques, des traductions, des traités de circonstance et des

10 Kahlaoui, 2018, p. 50.

11 Abou-El-Haj, 1967 ; Aksan, 2013, p. 25. Sur les frontières ottomanes en Europe, notamment après le traité de Karlowitz, voir Abou-El-Haj, 1969 ; Heywood, 1999 ; Aksan, 1999.

compilations didactiques ou divertissantes.¹² Kātib Çelebi est également un observateur attentif de la vie politique et culturelle de son époque à Istanbul, et rédige un certain nombre d'ouvrages de nature philosophique, historique et géographique tirés de ses observations.

Jouant le rôle d'un intellectuel public, Kātib Çelebi commente souvent des événements en cours, telle la guerre de Candie. Il admet d'ailleurs que c'est cette guerre qui a suscité son intérêt pour la géographie et la cartographie.¹³ Trois ans après le début de la guerre de Candie, Kātib Çelebi commence à rédiger la première version de son œuvre encyclopédique sur la géographie universelle, *Cihānnümā* (Miroir du monde).¹⁴ À cette époque, il connaît déjà bien les auteurs classiques de la cosmographie islamique, tels Abū al-Fidā (1273-1331), Ḥamd Allāh Qazwīnī (Mustawfī) (1281-c.1339), Sipāhīzāde (mort en 1589) et Mehmed 'Aşık (c. 1555-c. 1598).¹⁵ Mais Kātib Çelebi tient à combiner sa connaissance de la cosmographie islamique avec les courants de la cartographie européenne de son temps pour créer une géographie universelle.¹⁶ Il dédie son ouvrage à Mehmed IV (1648-1687), qui venait de monter sur le trône à l'âge de sept ans. La première version du *Cihānnümā* reste inachevée. Kātib Çelebi expliquera plus tard qu'il avait dû renoncer à sa première tentative de composer une géographie universelle parce qu'il ne trouvait pas suffisamment de sources sur l'Europe chrétienne et le Nouveau Monde.

La rédaction de la première version du *Cihānnümā* suit largement le plan des cosmographies islamiques dans la lignée d'al-Qazwīnī et de Mehmed 'Aşık. Tous les manuscrits existants de la première version du *Cihānnümā* commencent au milieu d'un chapitre sur les lacs. Cependant, le véritable début était vraisemblablement une introduction sur la structure du cosmos, suivie de sections distinctes sur les quatre éléments de la cosmographie : le feu, l'eau, la terre et l'air. Alors que plusieurs manuscrits

de la première version ont survécu, « le manuscrit de Vienne »¹⁶, étudié par Franz Taeschner dans une série d'articles publiés à partir de 1923, « conserve, comme une copie propre, des parties de l'œuvre trouvées dans d'autres manuscrits. Il a été utilisé par Kātib Çelebi personnellement. Il porte des notes de sa main montrant qu'il n'a jamais cessé de travailler sur la première rédaction. »¹⁷

Dans ce manuscrit, la section sur l'eau décrit les océans, les mers, les lacs et les rivières, et la section sur la terre décrit les pays et les villes en commençant par l'extrémité occidentale de la terre habitée. Il contient des chapitres sur la péninsule Ibérique (al-Andalus), l'Afrique du Nord (Maghrib) et les possessions ottomanes en Europe (Rumili). Il contient également des pages ou des encadrés qui ont été laissés vides pour ajouter plus tard des cartes¹⁸, ainsi que de simples dessins de rivières et de lacs réalisés par Kātib Çelebi.¹⁹ Aucune des cartes ou des dessins de la première version du *Cihānnümā* n'a de précision mathématique ou de projection. La première version du *Cihānnümā* étant incomplète, elle ne contient pas de mappemonde, de cartes des îles ou de la Méditerranée de la main de Kātib Çelebi. L'absence évidente de carte de la Crète, par exemple, est une omission intéressante qui suggère que Kātib Çelebi a pris son temps pour s'initier à la cartographie et à la géographie du monde.

Les réunions d'intellectuels ottomans et de lettrés et diplomates venus d'Europe sont monnaie courante dans l'Empire ottoman du XVII^e siècle.²⁰ Sonja Brentjes a montré qu'aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'Empire ottoman était, pour les savants d'Europe occidentale, l'extension de la République des Lettres. Brentjes soutient que les lettrés occidentaux se rendent dans l'Empire ottoman pour poursuivre divers objectifs intellectuels, notamment la collecte de cartes et de matériel géographique. Ils trouvent dans la capitale impériale des communautés d'érudits ou des cercles informels qui s'adonnent à des

12 Sur la vie et l'œuvre de Kātib Çelebi, voir : Taeschner, 1926 ; Gökyay, 1957 ; Hagen, 2003 ; Hagen, 2007 ; Curry, 2012 ; Kātib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography*, éd. Hagen et Dankoff.

13 Kātib Çelebi, *Sullam al-wusul ila Tabaqat al-Fuhul*, Bibliothèque Süleymaniye, Sehit Ali Paşa 1877, 47a.

14 Kātib Çelebi, 2007, *Deniz Savaşları Hakkında Büyüklere Armağan : Tuhfetü'l-Kibar Fi Esfarü'l-Bihar*, éd. Çakkacıoğlu et Şan, p. 13-14 ; Kātib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography*, op. cit., p. 12.

15 Dans son introduction à la seconde version du *Cihānnümā*, Kātib Çelebi établit consciencieusement la liste de ses sources. Voir Kātib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography*, op. cit., p. 42-44.

16 *Ibid.*, p. 1-4.

17 Kātib Çelebi, *Müsvvedde-i Cihannüma fi Fenn-i Cografya*, Bibliothèque nationale d'Autriche, cod. Mxt. 389 (« le manuscrit de Vienne »).

18 Taeschner, 1935, p. 45. 19 *Ibid.*, fol. 96a et 98b.

19 Kātib Çelebi, *Müsvvedde-i Cihannüma fi Fenn-i Cografya*, Bibliothèque nationale d'Autriche, cod. Mxt. 389 (« le manuscrit de Vienne »), fol. 32b-33a.

20 *Ibid.*, fol. 96a et 98b.

activités scientifiques.²¹ Ces cercles sont fréquentés par des érudits, des fonctionnaires, des membres de l'élite religieuse, ainsi que par des diplomates et des lettrés européens qui résident dans la capitale.²² Les érudits ottomans et les voyageurs européens se rencontrent, débattent et échangent ainsi leurs connaissances.

Kâtib Çelebi devient rapidement un membre recherché de ces assemblées et des salons d'Istanbul où des cartes, telles que la carte marine de 1652, suscitent l'intérêt et où la cartographie devient une activité de plus en plus importante. Des lettrés occidentaux tels Antoine Galland et Ferdinando Marsigli sont connus pour leur fréquentation de ces cercles. Kâtib Çelebi et Marsigli ne se sont jamais rencontrés, Marsigli ayant visité la capitale ottomane après le décès du premier. Toutefois, Marsigli entend sûrement parler des travaux du géographe ottoman par ses collègues, notamment Ebū Bekr b. Behrām ed-Dimaşkī (mort en 1691) qui devient un géographe et cartographe de premier plan à Istanbul après la mort de Kâtib Çelebi. Marsigli et Dimaşkī nouent des contacts étroits lors de la visite du cartographe italien. Ce dernier sollicite Dimaşkī et lui demande son aide au sujet des cartes de l'Empire ottoman. Dimaşkī possède également des copies autographes des œuvres de Kâtib Çelebi.

Dans l'une de ces réunions intellectuelles, Kâtib Çelebi fait la connaissance d'un lettré français converti à l'islam, Sheykh Mehmed İhlāsi. Ce dernier fait découvrir à Kâtib Çelebi la rédaction par Jodocus Hondius de l'*Atlas minor* de Gérard Mercator (1512-1594). C'est à ce moment que Kâtib Çelebi fait son entrée officielle dans le monde de la cartographie.²³ Entre 1653 et 1655, Kâtib Çelebi et Mehmed İhlāsi travaillent à la traduction en turc ottoman de cet atlas qu'ils intitulent *Levāmi'ü n-nūr fî zulmeti Atlas Mînūr* (Éclairs de lumière sur les obscurités de l'Atlas minor).²⁴ Comprenant 429 folios et 148 cartes, leur traduction est l'œuvre de plusieurs mains et reste inachevée. Kâtib Çelebi et İhlāsi travaillent à cette traduction dans l'intérêt personnel de Kâtib Çelebi qui souhaitait améliorer son ouvrage *Cihannüma*. Dès

cette époque et pendant les deux siècles suivants, la version ottomane de l'*Atlas minor* sous sa forme incomplète circule à Istanbul en tant qu'ouvrage distinct. Quatorze copies de la traduction de Kâtib Çelebi et Mehmed İhlāsi sont arrivées jusqu'à nous, dont cinq datent du XVIII^e siècle et neuf du XIX^e.²⁵ La plus ancienne est aujourd'hui conservée à la bibliothèque Süleymaniye.²⁶ Ce manuscrit de 1656 est la copie autographe contenant 148 cartes ainsi que des ajouts et annotations de Kâtib Çelebi dans les marges.

Dans son introduction à la deuxième version du *Cihānnümā*, Kâtib Çelebi déclare que lui et İhlāsi ont utilisé, pour leur traduction, une édition de 1621 de l'*Atlas Minor* imprimée à Arnhem en Hollande.²⁷ Il semble qu'ils aient copié toutes les cartes de l'*Atlas minor*, à l'exception de la carte du paradis et des quatre cartes à grande échelle de la Méditerranée représentant les voyages de saint Paul, l'Empire romain, les expéditions d'Alexandre le Grand et les voyages d'Énée.

Levāmi'ü n-nūr s'ouvre sur une mappemonde (fig. 2) qui reproduit celle de l'*Atlas minor*. Cette carte illustre une phase de transition de la cartographie ottomane qui tente d'intégrer des techniques et des caractéristiques traditionnelles et contemporaines. Contrairement à la mappemonde de l'*Atlas minor*, qui est imprimée, la mappemonde de Kâtib Çelebi est dessinée à main levée et n'est pas guidée par des mesures mathématiques ou des coordonnées géographiques.²⁸ Malgré cela, on peut constater les efforts de Kâtib Çelebi pour incorporer le plus grand nombre de caractéristiques et de techniques propres à la carte originale.

Kâtib Çelebi reproduit la grille des méridiens et des parallèles (latitude et longitude) ainsi que les lignes côtières des étendues terrestres. Les îles sont indiquées à l'encre rouge et les terres émergées en brun clair. La carte contient quelques coordonnées mathématiques sur le quart nord, qui ont été intégrées de manière incorrecte et sporadique. Elle représente également l'équateur, mais uniquement

21 Sur les assemblées informelles et les salons dans l'Empire Ottoman aux débuts de la modernité et sur leur rôle dans l'exercice du pouvoir impérial, voir Pfeifer, 2022.

22 Brentjes, 2010, II^e partie, p. 122-123.

23 Pfeifer, *op. cit.*, p. 1-23.

24 Les cartes de Mercator étaient apparues sur le marché ottoman avant cette période. Au XVI^e siècle, la cour impériale ottomane tente d'obtenir des copies de la mappemonde de Mercator et du *Theatrum Orbis Terrarum* d'Ortelius. Voir Arbel, 2002 ; Ágoston, 2007, p. 86-87.

25 Voir l'édition en fac-similé, Kâtib Çelebi, 2017, *Levāmi'ü n-Nūr fî Zulmet-i Atlas Minor*, éd. Üstüner et Arslantürk. Sur les idées de Kâtib Çelebi concernant le traitement de l'Empire Ottoman dans l'*Atlas Minor*, voir Üstüner, 2021.

26 İhsanoğlu, 2000, vol. 1, p. 90-92.

27 Kâtib Çelebi, *Levāmi'ü n-Nur fî Zulmat Atlas Minur*, Bibliothèque Süleymaniye, Nuruosmaniye 2998.

28 Voir Kâtib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography*, *op. cit.*, p. 41.

29 Brentjes, 2005, p. 127-131.

dans l'hémisphère est. La mappemonde de *Levāmi'ū n-nūr* a plusieurs orientations, contrairement à la carte originale qui est orientée au nord. Les toponymes de l'hémisphère oriental sont orientés vers le sud. Alors que les toponymes sur les étendues terrestres dans l'hémisphère occidental sont également orientés vers le sud, les libellés dans les océans Atlantique et Pacifique sont principalement tournés vers le nord.

Kātib Çelebi suit la tradition d'Hondius et utilise des titres latins pour les intitulés des chapitres, des cartes et les toponymes dans sa traduction. Sonja Brentjes identifie les quatre options que les cartographes ottomans et leurs collaborateurs pouvaient utiliser lorsqu'ils traduisaient des noms et des expressions étrangers dans des cartes. Ainsi, Kātib Çelebi et son collaborateur pouvaient translittérer chaque mot étranger en lettres arabes, persanes et turques ottomanes ; traduire les noms composés et les expressions en turc ottoman ; remplacer les noms étrangers par des noms culturellement adéquats ; créer de nouveaux mots ou leur donner de nouvelles significations culturelles.²⁹ Son analyse des cartes et des libellés de Kātib Çelebi pousse Brentjes à conclure que le cartographe a choisi une cinquième option qui combine ces quatre méthodes possibles et produit « un résultat non systématique et éclectique ». ³⁰ Par exemple, sur sa mappemonde, Kātib Çelebi désigne les territoires ottomans au centre par le terme « Natolya » et les territoires safavides par le terme « Parsiya », transcrivant directement les noms latins au lieu d'utiliser les termes ottomans « Anadolu » pour l'Anatolie et « Memleket-i İnan » ou « Memleket-i Acem » pour les territoires safavides.³¹

La mappemonde de Kātib Çelebi est la première réalisée par un cartographe ottoman à tenter une projection de l'ensemble du monde connu avec une précision mathématique et topographique. Elle est incomplète et n'adopte pas les nouvelles techniques de manière adéquate. Cependant, à l'instar de la carte de 1652 évoquée plus haut, elle présente au spectateur ottoman un espace différent et plus structuré. Elle représente les hémisphères oriental et occidental dans leur intégralité. Sa représentation des Amériques est aussi détaillée que celle de l'Europe ou de l'Asie. Elle indique également les principales entités politiques du globe.

La mappemonde est suivie, dans *Levāmi'ū n-nūr*, des cartes de l'Europe, de l'Afrique, de l'Asie et de

l'Amérique. Ces cartes sont incomplètes. Les cartes de l'Asie et de l'Amérique, en particulier, ne représentent que la ligne côtière des étendues terrestres, les détails topographiques tels que les rivières et les chaînes de montagnes étant à peine intégrés. Après les cartes des continents, les deux atlas – l'édition en latin et la traduction ottomane – présentent les cartes de différentes régions historiquement et politiquement importantes, en commençant par l'Europe occidentale et en allant vers l'est. Les cartes régionales de *Levāmi'ū n-nūr* suivent l'ordre de l'édition de 1621 de *l'Atlas Minor*, à l'exception de la deuxième carte du Danemark, qui apparaît plus tôt dans la version ottomane. Dans *Levāmi'ū n-nūr*, l'Angleterre est représentée par 8 cartes, l'Irlande, l'Écosse et le Danemark par 4 cartes chacun, l'Espagne par 5 cartes, la France par 15 cartes et l'Allemagne par 24 cartes.

Ces cartes régionales sont les premiers exemples dans l'histoire de la cartographie ottomane où un cartographe ottoman applique des échelles plus petites à de grandes régions d'Europe, d'Asie, d'Afrique et d'Amérique.³² Comme l'a montré Karen Pinto, les travaux des géographes de l'école d'al-Balkhî, désignés couramment sous le nom d'*Atlas de l'Islam*, étaient déjà connus et soutenus par les sultans ottomans au XV^e siècle. Parmi cet ensemble de cartes figurait une série de cartes régionales décrivant la Méditerranée et la péninsule Arabique.³³ Techniquement, les cartes régionales de Kātib Çelebi manquent de précision mathématique. La plupart de ces cartes représentent les tracés côtiers des étendues terrestres, les rivières, les lacs et les îles. Parfois, des lignes en pointillé indiquent les routes principales de la région. Si les montagnes sont présentes sur certaines cartes, les titres sont absents sur la plupart d'entre elles. Kātib Çelebi avait probablement prévu de les intégrer plus tard, en même temps que la grille de projection. Comme *l'Atlas minor* approfondit l'Europe occidentale, les cartes de Kātib Çelebi reproduisent les originaux, mais seulement en contour. Sans toponymes ni coordonnées, les cartes apparaissent comme des représentations abstraites ou, comme le suggère Hagen, comme des cartes en une dimension et demie. Kātib Çelebi s'appuie sur le texte et les connaissances préalables du lecteur pour contextualiser les cartes et en comprendre les détails géographiques. Les cartes de Kātib Çelebi deviennent plus détaillées et plus complètes à la moitié de *Levāmi'ū n-nūr*, à partir de la Bavière. Kātib Çelebi explique plus tard ce changement dans l'introduction de la deuxième

30 Brentjes, 2007.

31 *Ibid.*, p. 319.

32 Pour une analyse des toponymes dans *Levāmi'ū n-nūr* et le processus dont ils sont issus, voir Brentjes, 2005, *op. cit.*, p. 126-128.

33 Hagen, 2019, p. 1079.

34 Pinto, 2016, p. 233-250.

version du *Cihānnümā* : « J'étais sur le point de traduire la section sur la Bavière, l'un des pays d'Allemagne, à la page 438 de ce livre (*Atlas minor*), et il me restait environ un tiers du travail à faire. J'ai alors décidé de réécrire *Cihānnümā* depuis le début et d'en faire une belle copie. [...] Ensuite, les chapitres de *Levāmi'u n-nūr* ont été extraits dans leur intégralité et insérés à leur due place. Seuls des sujets relatifs aux terres des infidèles qui n'étaient pas convenables pour être reproduits ont été laissés là où ils se trouvent, le livre prêtant ainsi moins le flanc aux chicaneries des imbéciles. »³⁴ Kātib Çelebi a dû être rassuré par le fait d'avoir recueilli, à ce moment-là, suffisamment de connaissances géographiques sur l'Europe chrétienne. Il commence dès lors à travailler sur *Cihānnümā* et *Levāmi'u n-nūr* ensemble.

La deuxième version du *Cihānnümā* est un ouvrage attrayant et bien structuré qui combine les différentes traditions géographiques et cartographiques étudiées par Kātib Çelebi avec sa propre vision du monde. Il s'ouvre sur une longue introduction en quatorze chapitres où Kātib Çelebi précise sa compréhension de la discipline géographique et de l'utilité de la cartographie pour la société et l'État. Le géographe énumère d'abord les sources de son travail, puis se lance dans des commentaires sur la signification de la géographie, son but et son utilité, la forme sphérique de la terre, le statut des sphères célestes et du monde sublunaire, la description des cercles et des pôles, la division de ces cercles et de la terre, les lignes de latitude et les climats, le quadrillage de la terre au moyen de la longitude et de la latitude, les distances et les instruments topographiques, les quatre points cardinaux et les vents, les règles pour dresser des cartes, les difficultés de cette science et l'aide et la correction nécessaires apportés par les experts. L'introduction se termine par une table des matières du reste de l'ouvrage.

L'approche scientifique et systématique de Kātib Çelebi apparaît dès les premières pages de cette introduction. Il commence par une « bibliographie annotée » des sources qu'il a utilisées pour compiler *Cihānnümā*. Il informe ses lecteurs des titres des ouvrages qu'il a consultés, de leurs auteurs et de leur date de publication. Il explique également comment chaque ouvrage complète *Cihānnümā*. Il consacre de longues pages à l'*Atlas Minor* et raconte comment la

traduction de cet atlas l'a incité à repartir à zéro et à réécrire entièrement *Cihānnümā* au lieu de compléter la première version.³⁵ Outre l'*Atlas minor*, il cite comme sources européennes le *Theatrum Orbis Terrarum* d'Ortelius, l'édition parisienne de 1635 de l'*Introductio in totam geographiam* de Philipp Clüver, un commentaire sur les *Météorologiques* d'Aristote par le collège jésuite de Coimbra, et une carte du monde de Jodocus Hondius.³⁶

Kātib Çelebi aborde la signification de la géographie en tant que science, ainsi que son objectif et ses avantages pour l'État et la société dans le chapitre suivant de son introduction. Empruntant la définition de Philip Cluwer, il déclare : « La géographie est une science qui traite des représentations (c'est-à-dire des cartes) de l'ensemble du globe, dans la mesure où nos connaissances le permettent, c'est-à-dire dans la mesure où notre science le comprend. »³⁷ Et ajoute : « La géographie est distincte de la cosmographie. [...] La science pertinente est la science de l'astronomie, qui traite des représentations (ou figures) de toutes les sphères célestes et du monde sublunaire. La science de la géographie est donc incluse dans la science de l'astronomie et en est une branche. »³⁸ Il explique ensuite brièvement que l'hydrographie, la chorographie et la topographie sont toutes des parties de la géographie et qu'il traitera partiellement la topographie et la chorographie dans *Cihānnümā*.

Kātib Çelebi insiste particulièrement sur l'utilité de la géographie et de la cartographie. Après avoir résumé des passages de l'*Atlas minor* sur ce sujet, il conclut que « les sciences de la cosmographie et de la géographie font partie des choses nécessaires au bon ordre de la civilisation et de la société humaine. Celui qui connaît les cartes et les règles de la géographie, et qui peut les rappeler à son esprit, aura acquis plus de connaissances que ceux qui ont voyagé pendant mille ans et qui ont enduré des milliers de travaux et de difficultés. »³⁹ Il propose également une méthodologie pour étudier cette science : « il faut lire et assimiler les feuilles générales (des cartes), puis examiner les cartes particulières dans les pages suivantes et, à chaque page, combiner les informations particulières avec les informations générales. »⁴⁰ À première vue, il n'y a pas de différence visible entre la science géographique selon Kātib Çelebi et la cartographie.⁴¹ Néanmoins, son argumentation en faveur de la

35 Kātib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography*, op. cit., p. 41.

36 Ibid.

37 Ibid., p. 14, note 101, et p. 41-44.

38 Ibid., p. 44.

39 Ibid.

40 Ibid., p. 46.

41 Ibid.

géographie et de la cartographie diffère de la manière dont les intellectuels ottomans du XVI^e siècle avaient compris la discipline et le savoir géographiques. La plupart des géographes appellent leurs travaux sur la géographie « histoires » (*tarih*) et aucun d'entre eux ne propose de définition de la science géographique ou de la cartographie. L'approche de Kātib Çelebi diffère considérablement de celle de ses prédécesseurs, car il propose une définition plus organisée, rationnelle et explicite de cette science, en soulignant son utilité dans la résolution des conflits politiques et militaires.

Le penchant de Kātib Çelebi pour une méthodologie rationnelle et l'étude de la géographie correspond à une étape de transition de la vie savante amorcée au XVII^e siècle dans l'Empire Ottoman. Kātib Çelebi, qui ne faisait pas partie de la hiérarchie éducative des madrasa, déplore souvent le déclin des sciences rationnelles, notamment la philosophie, l'astronomie, l'arithmétique et la géométrie, dans l'enseignement dispensé dans les madrasa après le règne de Soliman le Magnifique.⁴² Cependant, dans son dernier ouvrage, le traité politique *Mizānū l-hakk fī ihtiyārī l-ahakk*, il note explicitement que l'étude des sciences philosophiques s'est poursuivie sans interruption dans les provinces orientales de l'empire. Kātib Çelebi note que les disciples des érudits persans venus à Istanbul de son vivant sont devenus des professeurs influents dans ces sciences.⁴³ Grâce à ces nouvelles sources d'inspiration, à partir des années 1650, des disciplines telles que la philosophie, l'astronomie et la géographie sont devenues populaires parmi les étudiants et les savants. Le *Cihānnümā* de Kātib Çelebi est le produit de ces développements dans les cercles intellectuels ottomans : une géographie universelle composée à l'aide d'une méthodologie rationnelle.

Le *Cihānnümā* est une entreprise ambitieuse. Dès les premières lignes, l'auteur rappelle à ses lecteurs que, les siècles précédents, des livres semblables n'avaient jamais fait partie de la bibliothèque d'un souverain, et qu'une fois achevé, son ouvrage sera offert à la bibliothèque de Mehmed IV.⁴⁴ Le fait qu'il ait voulu présenter cet ouvrage au sultan signifie que Kātib Çelebi plaçait de grands espoirs dans son projet. Malheureusement, la

deuxième version du *Cihānnümā* est restée inachevée. Après l'introduction, les premiers chapitres traitent de la terre, des mers, des quatre principaux continents (Europe, Afrique, Asie et Amérique) ainsi que du pôle Nord et du pôle Sud. Le reste de l'ouvrage se concentre sur les caractéristiques géographiques de trente régions d'Eurasie, en commençant par le Japon. La description se déplace vers l'ouest et s'arrête à la province de Van de l'Empire ottoman.

Kātib Çelebi s'efforce de transmettre des connaissances géographiques et historiques en traitant les catégories suivantes pour chaque région : les frontières, les découpages internes, le gouvernement et la politique, le droit pénal, la religion, la science et l'enseignement, le commerce, les coutumes, les bâtiments et les monuments.⁴⁵ Ces catégories apparaissent clairement dans le chapitre sur le Japon. Kātib Çelebi divise ce chapitre en douze parties : Souveraineté ; Régime pénal ; Religion ; Science et enseignement ; Industrie et commerce, Guerre et bravoure ; Autres mœurs et coutumes ; Villes ; Bâtiments ; Rivières et montagnes ; Climat, produits, flore et faune ; Merveilles ; Supplément.⁴⁶ Kātib Çelebi ne fournit pas autant de détails pour toutes les régions. Ses catégories disparaissent lentement au fur et à mesure que le texte se déplace vers l'ouest. Par exemple, il n'y a qu'une seule catégorie pour la province de Van : Frontières.⁴⁷ Kātib Çelebi inclut également une carte pour chaque région. La plupart des cartes sont incomplètes et ressemblent fortement aux cartes de *Levāmi' u n-nūr*.

Même dans son format incomplet, *Cihānnümā* devient très populaire parmi les lettrés et les collectionneurs de manuscrits, ottomans et européens, tels Levin Warner (1619-1665). De nombreuses copies manuscrites de l'œuvre circulent au cours des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles.⁴⁹ Warner, érudit et diplomate pour le compte des Provinces-Unies, accumule plus de 900 manuscrits en turc ottoman, arabe, persan, hébreu, grec et arménien pendant les vingt années qu'il passe à Istanbul.⁵⁰ L'ensemble de sa collection a été envoyé à l'université de Leyde après sa mort, selon les termes de son testament. Parmi cette collection de manuscrits se trouvaient les copies incomplètes de *Takvīmī t-tevārīh*,

42 Pour une analyse de la séparation entre « la géographie comme objet et le savoir géographique comme ensemble de pratiques intellectuelles portant sur la connaissance du monde », voir Withers et Mayhew, 2011, p. 445-446.

43 Hagen, 2016, p. 58-59.

44 El-Rouyaheb, *op. cit.*, p. 56-59.

45 Kātib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography, op. cit.*, p. 35.

46 *Ibid.*, p. 14-15.

47 *Ibid.*, p. 127-132.

48 *Ibid.*, p. 334.

49 İhsanoğlu, *op. cit.*, p. 88-90.

50 [En ligne] <https://collectionguides.universiteitleiden.nl/repositories/2/resources/161> (consulté le 2 mai 2023). Pour des informations supplémentaires sur la vie, la formation et la collection de Warner, voir Juynboll, 1911-1937.

Tuhfetü l-kibār et *Cihānnümā* de Kātib Çelebi.⁵¹ Warner possédait également, dans sa collection, une traduction latine de toute la partie descriptive du *Cihānnümā*.⁵² L'exemplaire trouvé dans la collection de Warner est le premier exemplaire connu de la seconde version. Le manuscrit ne comporte ni date ni nom de copiste. Il est dépourvu de cartes. En revanche, il contient des esquisses en noir et rouge de l'orbite du soleil, de la lune, des étoiles, des constellations, des orientations et des principales lignes imaginaires de la terre, ainsi qu'un schéma comparant les différentes mesures de longueur.⁵³

On ne sait pas comment Warner a obtenu une copie du *Cihānnümā*. Il est possible que les chemins de Warner et de Kātib Çelebi se soient croisés lors d'une des réunions informelles qui se tenaient régulièrement dans la capitale ottomane au XVII^e siècle.⁵⁴ Gottfried Hagen suggère que Vişnezāde Mehmed 'İzzetî Efendi (1629-1681), qui était une connaissance et un mécène de Kātib Çelebi, est peut-être le chaînon manquant entre *Cihānnümā* et Warner.⁵⁵ Les copies autographes de la première et de la deuxième version du *Cihānnümā* sont entrées en possession de Mehmed 'İzzetî après la mort de Kātib Çelebi. Mehmed 'İzzetî a ensuite transmis les deux ouvrages à un autre savant ottoman, Ebū Bekr b. Behrām ed-Dimaşkî (mort en 1691). La copie de la seconde version du *Cihānnümā* est réalisée pour Warner peut-être quelque temps avant que Mehmed 'İzzetî ne transmette la copie autographe à Dimaşkî. Aucune autre copie de l'ouvrage n'est réalisée avant la mort de Dimaşkî.⁵⁶

La copie du *Cihānnümā* commandée par Warner est un signe, petit mais significatif, que l'œuvre est devenue populaire parmi les érudits ottomans et européens et les amateurs de géographie immédiatement après la mort de Kātib Çelebi. Hagen soutient que la « canonisation » de l'œuvre est définitivement acquise lorsque İbrāhīm Müteferrika (c.1670-c.1747) en réalise l'édition imprimée dans sa maison d'édition à Istanbul, en 1732.⁵⁷

İbrāhīm Müteferrika, un Hongrois unitarien converti à l'islam, avait obtenu du grand vizir de l'époque, Damad İbrāhīm Pacha (1718-1730), l'autorisation d'imprimer des livres en caractères arabes mobiles. Entre 1729 et 1745, Müteferrika publie quatre cartes et dix-sept livres sur la langue, l'histoire, la géographie et les sciences naturelles et militaires.⁵⁸ Parmi ces livres figurent également trois titres de Kātib Çelebi : *Tuhfetü l-Kibār fî Asfāri l-Bihār*, *Takvīmü t-Tevarih*, et *Cihānnümā*. L'édition du *Cihānnümā* par Müteferrika est une combinaison de plusieurs textes. L'ouvrage original de Kātib Çelebi étant incomplet, Müteferrika utilise des extraits d'un ouvrage de Dimaşkî pour couvrir les provinces de l'Empire ottoman en Asie et complète ces deux textes par ses propres notes et cartes. L'ensemble est publié sous le nom de *Kitāb-ı Cihānnümā*. Cette édition connaît un succès commercial modéré. Jusqu'en 1745, date de la fermeture de l'imprimerie, 500 exemplaires du *Kitāb-ı Cihānnümā* sont imprimés, dont 251 seulement ont été vendus.⁵⁹ L'analyse du nombre d'exemplaires vendus pour chaque ouvrage imprimé par Müteferrika, entreprise par Orlin Sabev, montre que le *Cihānnümā* n'était pas aussi populaire que *Lugat-ı Vānkūlu* ou *Tārīh-i Na'īmā*, qui ont été des succès commerciaux. Néanmoins, il s'agit de l'ouvrage le plus populaire parmi les ouvrages de géographie imprimés.⁶⁰

Ebū Bekr b. Behrām ed-Dimaşkî et les réseaux de circulation des savoirs

Kātib Çelebi et son *Cihānnümā* continuent d'influencer la génération suivante de cartographes et géographes ottomans, comme Ebū Bekr b. Behrām ed-Dimaşkî. Dimaşkî termine ses études à Damas et entre immédiatement après au service du gouverneur, Köprülü Fāzıl Ahmed Pacha (1635-1676). Il accompagne le gouverneur à Istanbul lorsque Fāzıl Ahmed Pacha est nommé grand vizir en 1661. Selon

51 Bibliothèque de l'Université de Leyde, cod. Warner 209 ; Leiden, cod. Warner 825 ; Leiden, cod. Warner 1109. Voir Schmidt et Vrolijk, 2012.

52 Bibliothèque de l'Université de Leyde, cod. Warner 1130 ; Kātib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography*, op. cit., p. 19 ; Schmidt, 2012.

53 Bibliothèque de l'Université de Leyde, cod. Warner 1109. Voir Schmidt et Vrolijk, 2012.

54 Wurm, 1971, p. 66.

55 Kātib Çelebi, 2021, *An Ottoman Cosmography*, op. cit., p. 17.

56 *Ibid.*, p. 18.

57 Kātib Çelebi, 1732.

58 Sur le catalogue de l'imprimerie de Müteferrika, voir Gencer, 2010.

59 Sabev, 2007, p. 71 et 86.

60 Sur les 500 exemplaires du *Lugat-ı Vānkūlu*, un seul est resté invendu, et sur les 500 exemplaires du *Tārīh-i Na'īmā*, 388 ont été vendus. Voir Sabev, op. cit., p. 84-89.

son propre récit, Dimaşkī accompagne le grand vizir au siège de Vienne en 1663. Il devient ensuite membre de l'*establishment* religieux, probablement en raison du contexte politique et des pertes militaires. Il obtient son diplôme auprès de Mehmed İzzetî et devient professeur de madrasa en 1669. Servant dans différentes madrasas autour d'Istanbul entre 1669 et 1690, il devient ensuite cadî de Damas où il meurt.⁶¹

En 1668, l'envoyé néerlandais à Istanbul, Justinus Colyer, offre au sultan ottoman un exemplaire de l'édition en latin de l'*Atlas Maior* (1662) de Joan Blaeu. En 1675, le grand vizir Köprülü Fâzıl Ahmed Pacha charge Dimaşkī de superviser la traduction de ce volumineux ouvrage. Le cartographe ottoman achève la traduction, intitulée *Nusretü l-İslâm ve s-Surûr fî Takrîr-i Atlas Mâyûr* (Le triomphe de l'islam et de la joie dans la rédaction de l'Atlas Maior), en 1685. Cette traduction en neuf volumes, contenant 243 cartes, est l'œuvre collective d'une équipe de traducteurs et de cartographes. Dix copies manuscrites de cet ouvrage sont conservées dans différentes bibliothèques d'Istanbul. Pour le présent article, nous avons utilisé une version abrégée de cette traduction, réalisée par Dimaşkī la même année⁶², qui comprend 110 cartes en un seul volume.

Nusretü l-İslâm n'était pas seulement un projet de traduction. L'impact du *Cihānnümā* sur Dimaşkī est évident dans la façon dont le géographe combine, dans sa traduction, les connaissances et la méthodologie proposées par les traditions géographiques et cartographiques musulmane et européenne de son temps. La structure générale de la traduction de Dimaşkī ressemble à celle de la première version du *Cihānnümā* de Kâtib Çelebi, le texte mêlant, dans ce cas également, l'original de Blaeu avec des extraits d'œuvres d'érudits arabes, persans et ottomans.

Nusretü l-İslâm s'ouvre sur une introduction où Dimaşkī fusionne des portions du texte de Blaeu et des passages de traités arabes, persans et ottomans sur la théorie du mouvement des planètes ou la cosmographie mathématique. Dimaşkī conteste ouvertement l'opinion de Kâtib Çelebi selon laquelle les savants musulmans n'ont pas contribué à la science de l'astronomie après les travaux des géographes médiévaux Nasîr ad-Dîn at-Tūsî (1201-1274), Ali

Kuşçu (1403-1474) et Râzî. Selon lui, de nombreux savants s'intéressent encore à l'astronomie dans le monde musulman ; cependant, il déplore que leur intérêt se concentre sur les aspects théoriques plutôt que sur les aspects pratiques de cette science. Dimaşkī établit une distinction claire entre l'astronomie, qui traite de l'univers, et la géographie, qui traite de la terre. Il affirme que les savants qui connaissent bien l'une de ces deux disciplines maîtrisent également l'autre, soulignant ainsi l'importance des connaissances géographiques. Finalement, il soutient Kâtib Çelebi dans l'idée que les Européens ont acquis une supériorité sur les musulmans grâce à la science de la géographie.⁶³

Dimaşkī présente également à ses lecteurs le système géocentrique de Ptolémée et le modèle héliocentrique de Copernic. Dans cette présentation, l'une des premières descriptions du système copernicien dans le monde ottoman, Dimaşkī traduit directement Joan Blaeu. Cependant, contrairement à Blaeu, Dimaşkī ne rejette pas le système héliocentrique comme étant erroné parce qu'il n'est pas conforme aux enseignements de l'Ancien Testament. Il souligne plutôt l'importance de la science astronomique pour la pratique de la foi islamique et sa compatibilité avec le Coran.⁶⁴ Dimaşkī aborde ensuite la géographie de la terre, ses mers et ses lacs, ses montagnes, ses rivières, ses pays et ses régions.

Dimaşkī fait partie des fréquentations de Marsigli. Le diplomate italien l'a sollicité et probablement payé pour qu'il lui enseigne la géographie des possessions ottomanes. Nous savons également que Dimaşkī lui fait part des erreurs qu'il avait trouvées dans l'*Atlas Maior* concernant ces possessions. Marsigli nous transmet de précieuses descriptions des frontières de l'empire, de son armée, de ses peuples, des églises chrétiennes, du harem et de la qualité de l'air à Istanbul. À son retour, Marsigli propose ses services aux Habsbourg. Après le traité de Karlowitz (1699), il est nommé commissaire impérial chargé de départager les possessions des Habsbourg, des Ottomans et des Vénitiens. Avec l'aide du cartographe et astronome Johann Christoph Mueller, il trace et marque la frontière sur le terrain, créant ainsi la figure de la ligne géométrique : une frontière au sens moderne du terme.

61 İhsanoğlu, *op. cit.*, p. 108-109.

62 Ebû Bekr b. Behrâm ed-Dimaşkî, *Muhtasarı Nusretü l-İslâm ve s-Surûr*, Bibliothèque Süleymaniye, Nuruosmaniye 2996.

63 *Ibid.*, fol. 1b-6b.

64 *Ibid.*

Conclusion

La géographie et la cartographie deviennent, au XVII^e siècle, un sujet de débat intellectuel. Les savants, les diplomates et les souverains continuent d'utiliser la géographie pour affirmer leurs intérêts politiques et nationaux. Outre leur valeur pratique sur le champ de bataille, les ouvrages géographiques et les cartes sont désormais des outils importants pour définir les territoires nouvellement découverts et pour classer les différentes sociétés, leur culture et leur histoire.⁶⁵ Selon l'historiographie canonique, le monde ottoman du XVII^e siècle reste en dehors de ce que les cartographes et utilisateurs de cartes européens promouvaient de plus en plus comme un modèle scientifique de collecte, de mesure et de présentation des informations géographiques. Cependant, à la lumière des travaux que j'ai examinés dans cet article, il apparaît que l'adoption de méthodes scientifiques

dans les pratiques cartographiques et les travaux géographiques dans l'Empire ottoman commence dès le XVII^e siècle. Les cartographes ottomans Kātib Çelebi et Dimāṣkī participent à la circulation des savoirs géographiques et tentent d'améliorer les travaux de la génération qui les a précédés. Ils proposent une définition structurée et précise de la discipline géographique, réorganisent les connaissances disponibles et soulignent, d'une manière accessible pour leurs lecteurs ottomans, l'utilité des savoirs géographiques pour résoudre les conflits politiques et militaires. Ils mélangent et intègrent des techniques, des pratiques et des arguments issus à la fois de la tradition musulmane et de la tradition européenne, créant leur propre répertoire géographique.

Traduit de l'anglais par Cristina Ion

⁶⁵ Pour une analyse du rôle de la « géographie » et du « savoir géographique » au XVIII^e siècle, voir Withers, 2007 ; Withers et Mayhew, *op. cit.* Sur l'importance des nouveaux savoirs géographiques dans l'essor des sciences au XVIII^e siècle, voir Nussbaum, 2003.

Bibliographie

- Çelebi, Kâtib, 1732, *Kitab-ı Cihannüma*, éd. d'İbrahim Mütrferrika. Kostantiniye : Matbaa-i Amire.
- Çelebi, Kâtib, 2007, *Deniz Savaşları Hakkında Büyüklere Armağan : Tuhfetü'l-Kibar Fi Esfari'l-Bihar*, éd. établie par Seda Çakkacıoğlu et Çetin Şan, trad. Orhan Şaik Gökyay. Istanbul : Kabcacı Yayınevi.
- Çelebi, Kâtib, 2017, *Levâmi'u'n-Nûr fi Zulmet-i Atlas Minor*, éd. d'Ahmet Üstüner et H. Ahmet Arslantürk. Ankara : Türkiye Bilimler Akademisi.
- Çelebi, Kâtib, 2021, *An Ottoman Cosmography: Translation of Cihännümâ by Kâtib Çelebi*, éd. de Gottfried Hagen et Robert Dankoff, trad. Ferenc Csirkés, John Curry et Gary Leiser. Leyde, Boston : Brill, 2021.
- Schmidt, Jan, 2012, *Catalogue of Turkish Manuscripts in the Library of Leiden University and other Collections in the Netherlands*. Leyde : Brill.
- Schmidt, J., et Vrolijk, A. (dir.), 2012, *Middle Eastern Manuscripts Online 2 : The Ottoman Legacy of Levinus Warner*. Leyde : Brill, [en ligne] <https://primarysources.brillonline.com/browse/memo-2-the-ottoman-legacy-of-levinus-warner>

Études

- Abou-El-Haj, Rifa'at A., 1967, « Ottoman Diplomacy at Karlowitz », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 89, n° 3, p. 498-512.
- Abou-El-Haj, Rifa'at A., 1969, « The Formal Closure of the Ottoman Frontier in Europe, 1699-1703 », *Journal of the American Oriental Society*, vol. 89, n° 3, p. 467-475.
- Ágoston, G. 2007, « Information, Ideology, and the Limits of Imperial Policy : Ottoman Grand Strategy in the Context of Ottoman-Habsburg Rivalry », in Aksan V. et Goffman D. (dir.), *The Early Modern Ottomans : Remapping the Empire*. Cambridge, UK: Cambridge University Press, p. 75-103.
- Aksan V., 1999, « Locating the Ottomans among Early Modern Europeans », *Journal of Early Modern History*, vol. 3, n° 2, p. 103-134.
- Aksan V., 2013, *The Ottoman Wars: An Empire Besieged*, 2^e éd. New York : Routledge.
- Arbel, B., 2002, « Maps of the World for Ottoman Princes ? Further Evidence and Questions Concerning 'The Mappamundo of Hajji Ahmed' », *Imago Mundi*, vol. 54, p. 19-29.
- Biggs, M., 1999, « Putting the State on the Map : Cartography, Territory, and European State Formation », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 41, n° 2, p. 374-405.
- Brentjes, S., 2005, « Mapmaking in Ottoman Istanbul between 1650 and 1750 : A Domain of Painters, Calligraphers, or Cartographers ? », in Colin Imber, Keiko Kiyotaki, et Rhoads Murphy (dir.), *Frontiers of Ottoman Studies : State, Province, and the West*. Londres, New York : I. B. Tauris, 125-156.
- Brentjes, S., 2007, « Multilingualism in Early Modern Maps », in Frank Daelemans, Jean-Marie Duvosquel, Halleux R., Juste D. (dir.), *Mélanges offerts à Hossam Elkhadem par ses amis et ses élèves*, *Archives et Bibliothèques de Belgique / Archief- en Bibliotheekwezen in België*, n° 83, p. 317-328.
- Brentjes, S., 2010, *Travelers from Europe in the Ottoman and Safavid Empires, 16th-17th Centuries : Seeking, Transforming, Discarding Knowledge*. Farnham, Surrey : Ashgate, Variorum Reprints.
- Buisseret, D., (dir.), 1992, *Monarchs, Ministers, and Maps : The Emergence of Cartography as a Tool of Government in Early Modern Europe*. Chicago : University of Chicago Press.
- Cavazza, M., 2002, « The Institute of Science of Bologna and the Royal Society in the Eighteenth Century », *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 56, n° 1, p. 3-25.

- Curry, J. J., 2012, « An Ottoman Geographer Engages the Early Modern World : Kâtib Çelebi's vision of East Asia and the Pacific Rim in the Cihânnümâ », *Osmanlı Araştırmaları*, vol. 40, p. 221-257.
- Edney, M., 2009, « The Irony of Imperial Mapping », in Akerman J. R. (dir.), *The Imperial Map : Cartography and the Mastery of Empire*. Chicago : University of Chicago Press, p. 11-45.
- Edney, M. H., et Sponberg-Pedley, M. (dir.), 2019, *The History of Cartography*, vol. 4, *Cartography in the European Enlightenment*. Chicago: University of Chicago Press.
- Edney, M., 2019, *Cartography: The Ideal and its History*. Chicago: University of Chicago Press.
- El-Rouyaheb, K., 2015, *Islamic Intellectual History in the Seventeenth Century: Scholarly Currents in the Ottoman Empire and the Maghreb*. Cambridge Cambridge University Press.
- Emirlioğlu, P. 2014, *Geographical Knowledge and Imperial Culture in the Early Modern Ottoman Empire*. Burlington, VT: Routledge, 2014.
- Farinelli, F., « Subject, Space, Object: The Birth of Modernity », in De Risi V. (dir.), *Mathematizing Space: The Objects of Geometry from Antiquity to the Early Modern Age*. Bâle : Birkhauser, p. 143-155.
- Gencer, Y., 2010, « İbrahim Müteferrika and the Age of the Printed Manuscript », in Gruber C. (dir.), *The Islamic Manuscript Tradition*. Bloomington: Indiana University Press, p. 154-194.
- Gökyay, O. S., 1957, « Kâtib Çelebi. Hayatı-Şahsiyeti-Eserleri », in *Kâtib Çelebi. Hayatı ve Eserleri Hakkında İncelemeler*. Ankara : Türk Tarih Kurumu, p. 3-90.
- Hagen, G., 2003, *Ein osmanischer Geograph bei der Arbeit. Entstehung und Gedankenwelt von Kâtib Çelebis Ğihannüma*. Berlin : Klaus Schwarz Verlag.
- Hagen, G., 2007, « Kâtib Çelebi », in Karateke H. et Kafadar C. (dir.), *Historians of the Ottoman Empire*, bio-bibliographie, [en ligne] <https://ottomanhistorians.uchicago.edu/en/historian/Kâtib-Çelebi> (consulté le 31 janvier 2023).
- Hagen, G., 2016, *Bir Osmanlı Coğrafyacısı İş Başında*, traduit par Görgün H.. Istanbul : Küre Yayınları.
- Hagen, G., 2019, « Geographical Mapping and the Visualization of Space in the Ottoman Empire », in *The History of Cartography*, vol. 4, Edney, M. H., et Sponberg-Pedley, M.. (dir.), *Cartography in the European Enlightenment*. Chicago : The University of Chicago Press, p. 1073-1082.
- Harvey, D., 1989, *The Condition of Postmodernity : An Enquiry into the Origins of Cultural Change*. Oxford : Basil Blackwell.
- Heywood, C. 1999, « The Frontier in Ottoman History : Old Ideas and New Myths », in Power D. et Standen N. (dir.), *Frontiers in Question : Eurasian Borderlands, 700–1700*. New York : St. Martin's Press, Inc., p. 228-251.
- Humboldt, A. de, 1836–39, *Examen critique de l'histoire de la géographie du nouveau continent et des progrès de l'astronomie nautique aux quinzième et seizième siècles*, 5 vol. Paris : Librairie de Gide.
- İhsanoğlu, E. (dir.), 2000, *Osmanlı Coğrafya Literatürü Tarihi*, Istanbul, IRCICA, 2 vol.
- Juynboll, W. M. C., 1911-1937, « Warner (Levinus) », in *New Dutch Biographical Dictionary (NNBW)*, Part 10, p. 1053-1054, [en ligne] <https://resources.huygens.knaw.nl/retroboeken/nnbw/#source=10&page=584&view=imagePane> (consulté le 2 mai 2023).
- Kahlaoui, T., 2018, *Creating the Mediterranean: Maps and the Islamic Imagination*. Leyde et Boston: Brill.
- Karamustafa, A., 1992a, « Introduction to Ottoman Cartography », in *The History of Cartography*, vol. 2, 1^{ère} partie, Harley J. B. et Woodward D. (dir.), *Cartography in the Traditional Islamic and South Asian Societies*. Chicago: University of Chicago Press, p. 205-208.

- Karamustafa, A., 1992b, « Military, Administrative, and Scholarly Maps and Plans », in *The History of Cartography*, vol. 2, 1^{ère} partie, Harley J. B. et Woodward D. (dir.), *Cartography in the Traditional Islamic and South Asian Societies*. Chicago: University of Chicago Press, p. 209-228.
- McConnell, A. 1986, « L. F. Marsigli's Voyage to London and Holland, 1721–1722 », *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 41, n° 1, p. 39-76.
- Nussbaum, F. A. (dir.), 2003, *The Global Eighteenth Century*. Baltimore: Johns Hopkins University Press.
- Pfeifer, H., 2022, *Empire of Salons : Conquest and Community in Early Modern Ottoman lands*. Princeton: Princeton University Press.
- Sabev, O., 2007, « The First Ottoman Turkish Printing Enterprise : Success or Failure ? », in Sajdi D. (dir.), *Ottoman Tulips, Ottoman Coffee : Leisure and Lifestyle in the Eighteenth Century*. Londres : I. B. Tauris, p. 63-89.
- Stoye, J., 1994, *Marsigli's Europe 1680–1730 : The Life and Times of Luigi Ferdinando Marsigli, Soldier and Virtuoso*. New Haven et Londres : Yale University Press.
- Taeschner, F. 1926, « Zur Geschichte des Djihannuma », *Mitteilungen des Seminars für Orientalische Sprachen*, vol. 2, n° 29, p. 99-110.
- Taeschner, F., 1935, « Das Hauptwerk der geographischen Literatur der Osmanen, Kâtib Çelebi's Cihännümâ », *Imago Mundi*, vol. 1, p. 44-47.
- Török, Z., 2006, « Luigi Ferdinando Marsigli (1658–1730) and Early Thematic Mapping in the History of Cartography », in Zentai L., Györrfy J. et Török Z. (dir.), *Térkép – tudomány / Map – Science*. Budapest: ELTE Térképtudományi és Geoinformatikai Tanszék, p. 403-413.
- Üstüner, A., 2021, « Kâtib Çelebi Kalemikle Mercator Atlas'ında Osmanlı Devleti ve Türkler », *Mavi Atlas*, vol. 9, n° 1, p. 1-27, [en ligne] <https://dergipark.org.tr/tr/pub/gumusmaviatlas/issue/61946/894146> .
- Withers, C., 2007, *Placing the Enlightenment : Thinking Geographically about the Age of Reason*. Chicago: The University of Chicago Press.
- Withers, C. et Mayhew, R. J., 2011, « Geography: Space, Place and Intellectual History in the Eighteenth Century », *Journal for Eighteenth Century Studies*, vol. 34, n° 4, p. 445-452.
- Wood, D., 2010, *Rethinking the Power of Maps*. New York: Guilford Press.
- Wurm, H., 1971, *Der osmanische Historiker Hüseyin b. Ča'fer, gen. Hezarfenn, und die Istanbuler Gesellschaft des 17. Jahrhunderts*. Fribourg-en-Brisgau : Klaus Schwartz Verlag.